



Mes résolutions et mes vœux

我的發心立願

Mieux connaître le Bouddhisme ①⑥

(法文版)

Par le Vénérable Maître Hsing Yun
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny

© 2019 Fo Guang Shan
International Translation Center

Tous droits réservés

Par le Vénérable Maître Hsing Yun

Traduction
Le-Binh Tran
Claude Merny

Graphisme de la couverture
Gigi Wang

Mise en page
Yin Chiu

Table of Contents

Pour pratiquer dans le monde des hommes, les trois résolutions ont des appellations différentes, mais une égale importance.	3
Développer son cœur pour réaliser la volonté d'aider les êtres	4
L'esprit des quatre dons, pour satisfaire les vœux de tout le monde	7
Je prie pour que tous les hommes soient riches, heureux et en bonne santé	9
Dépourvu d'eau à l'ouverture du camp, j'aurais voulu que mon sang se transforme en eau fraîche.	13
La transcendance des vœux : soixante années pour comprendre la Vérité	15
Je pense sans cesse aux êtres, je voudrais les guider tous sur la voie du Bouddha	18

Mes résolutions et mes vœux

*Dans la vie, on doit prendre des résolutions,
émettre des vœux et de plus, les réaliser. On
ne peut rien perdre, sinon procurer plus de
lumière et de chaleur au monde.*

Le Grand maître Sheng'an de la Dynastie Qing a commencé son texte « *Exhortation à prononcer la bodhicitta* » par : « J'ai entendu dire que, parmi les procédés essentiels pour entrer dans la Voie, la prise de résolution est la plus importante. Parmi les affaires urgentes de la pratique, prononcer les vœux occupe la première place. » Ainsi, les résolutions et les vœux sont les principes fondamentaux de la pratique de toute une vie, pour les apprentis bouddhistes.

D'une manière simple, prendre des résolutions, c'est développer son Cœur (ses dispositions foncières). Le Cœur est vaste et illimité, comment le développez-vous ? Plus vous le développez, plus la récolte est grande. Le Cœur est comme un champ, plus vous le cultivez, plus il fructifie. Une semence plantée dans le champ du Cœur peut donner d'incalculables récoltes. Dans le langage des affaires, prendre des résolutions, c'est investir pour réaliser des bénéfices.

**Pour pratiquer dans le monde des hommes,
les trois résolutions ont des appellations
différentes, mais une égale importance.**

On distingue : la résolution de progression, la résolution de renonciation et la prononciation de bodhicitta. Prendre la résolution de progression, c'est faire le vœu de pratiquer pour accéder à la voie, exercer le dana, observer les préceptes, cultiver la bienveillante compassion et rendre service à autrui Il faut s'efforcer de mettre en pratique, comme par exemple : faire le vœu de pratiquer l'ascèse, vénérer les bouddhas et les bodhisattvas, être toujours prêt à secourir le monde, etc. Dans ses vies antérieures, Bouddha a mainte fois émis le vœu de se sacrifier pour les êtres. Le bodhisattva Ksitigarbha a pris une résolution : « Si je n'entre pas en enfer, qui le fera ? ». Le célèbre maître Chan chinois, Lingyou, voulait renaître en buffle, pour rendre service aux gens...

Depuis toujours, nombreux sont ceux qui ont pris la résolution de transformer leur demeure en pagode, d'imprimer et de distribuer les livres canoniques, de réparer les ponts et les routes, ou de construire des écoles gratuites. Mais ceci fait partie des actions dont l'objectif est de rechercher le bonheur et les bonnes rétributions karmiques. Aussi, on les appelle des résolutions de progression.

La résolution transcendante est la résolution de renonciation, c'est-à-dire : renoncer aux honneurs et profits, aux attachements, au pouvoir et aux désirs, en espérant pratiquer la voie dans la vacuité. Pour transcender le samsara, il faut pouvoir « laisser tomber ce qui est difficile à laisser tomber, et endurer ce qui est difficile à endurer ». Car, on doit pouvoir abandonner le Monde pour posséder le Monde et sacrifier l'amour parental pour obtenir l'amour universel. Si l'on n'est pas capable de déposer, on sera incapable de soulever.

Quant à la bodhicitta, il s'agit de réconcilier le mondain et l'extra-mondain : il faut faire en sorte que le monde se redresse, que la société s'améliore, que le peuple vive heureux et que soi-même ne renonce pas et ne perde pas l'espoir et la volonté. « Avec l'esprit transcendant, effectuer les affaires mondaines », tel est ce que l'on appelle bodhicitta. Dans la pratique du bouddhisme humaniste, pourvu que l'on prenne la résolution, peu importe que ce soit la progression, la renonciation ou la bodhicitta : il y a un ordre, mais elles sont tout aussi importantes l'une que l'autre.

Développer son cœur pour réaliser la volonté d'aider les êtres

Avant ma renonciation, je savais seulement que j'avais une famille et des parents, et que je devais déployer

mes forces intérieures pour procurer le bonheur à cette famille : balayer le sol, faire la vaisselle, planter les légumes, arroser les plantes, et même ramasser les chiffons, etc. J'avais pris la résolution d'améliorer la situation économique de mon humble famille.

Après la renonciation, j'ai fait le vœu de travailler dur : cuisiner, porter les seaux d'eau, servir les repas, faire des travaux communautaires... ou vénérer Bouddha, réciter les sūtras, méditer, dicter le nom de Bouddha, etc. sans rien demander en retour. Mais à l'époque, j'étais encore jeune, je n'avais pas réellement compris le vrai sens de la prise de résolution, je pensais seulement que, pour réussir, il fallait d'abord passer par ce qui est dit : « Quand le Ciel veut mettre un homme à l'épreuve, il commence par fissurer sa détermination, épuiser ses forces physiques, affamer son corps charnel, l'appauvrir ainsi que sa famille et perturber les actions qu'il a entreprises. En fait, le but est de stimuler sa résolution, endurcir sa nature et combler les failles de ses capacités, afin de pouvoir lui conférer de plus hautes responsabilités. » De plus, tous les bouddhas et bodhisattvas n'ont-ils pas accédé à la voie grâce à la prise de résolution et à la prononciation des vœux ?

De mémoire, mon apprentissage de la prise de résolution a dû commencer au moment de mon arrivée à Yilan. J'ai pris la résolution de nouer de bonnes

affinités avec les gens et dès que quelqu'un entrait dans la salle de Bouddha, je lui souriais en joignant les paumes des mains et le félicitais poliment. J'avais pris la résolution de guider les jeunes, alors je les accueillais chaleureusement, je leur enseignais la littérature et les encourageais à chanter les hymnes bouddhistes. J'avais pris la résolution d'aider les enfants, aussi, ai-je créé le Jardin d'enfants, les classes pour enfants, l'école de dimanche pour enfants, afin de stimuler leur volonté et leur détermination à considérer les études comme une joie.

Plus tard, le Centre de récitation des sūtras de Yilan se développa et les adeptes furent de plus en plus nombreux. Bien sûr, les principales raisons furent notre gentillesse et notre accueil chaleureux. A cette époque, j'étais conscient de ma capacité et de mes agissements, je pouvais accorder des faveurs, je pouvais rendre service, mais je me rendais compte aussi que ce n'étaient pas de véritables résolutions. Car, je m'aperçus que je n'avais aucune modestie et que mon respect envers autrui n'était pas suffisant non plus. Je pensai que ce ne devait pas être la vraie bodhicitta. C'est là seulement, que je compris que la bodhicitta, c'est : « D'une part, suivre la voie bouddhique, et d'autre part, libérer les êtres de leurs afflictions ». « Suivre la voie bouddhique », je l'ai fait, grâce à la pratique exercée dans le passé et maintenant, est venu

le moment de « libérer les êtres de leurs afflictions ». Telle est la tâche cruciale à réaliser.

L'esprit des quatre dons, pour satisfaire les vœux de tout le monde

Après la création de Fo Guang Shan, je me suis aperçu que la bodhicitta, c'était en fait me dire que, si je voulais découvrir que les autres étaient meilleurs que moi, je devais être très modeste ; si je voulais découvrir que les autres étaient plus capables que moi, je devais servir les gens avec respect. Quelqu'un avait des besoins ? Je me contentais d'être une pierre pour lui permettre de monter dessus. Pour moi, les autres ressemblaient à de grands arbres, je n'étais qu'un petit peu d'eau et de terre. A ce moment, je me suis rendu compte que tout le monde était plus haut et plus grand que moi, et que je devais respecter le « plus c'est pénible, plus je me sens heureux ; plus c'est difficile, mieux c'est. »

Dès lors, chaque fois que je voyais un adepte, je pensais d'abord à ses besoins : avait-il faim ou soif ? Que pouvais-je lui donner à boire ou à manger ? Voulait-il se reposer ? Comment faire pour lui procurer un peu d'ombre... une chaise ? Voulait-il loger ici ? Que pouvais-je faire pour aménager son logement ? Aimait-il la lecture ? Quels livres

bouddhistes pouvais-je lui offrir, pour faire croître sa sagesse ?

Et progressivement, je me suis aperçu que, pour réaliser réellement le « lui donner », je ne pouvais convoiter quelque retour que ce soit. Aussi, ai-je établi les *Dogmes de travail de Fo Guang Shan* : « apporter aux autres la confiance, apporter aux autres la joie, apporter aux autres l'espérance, apporter aux autres l'aisance. » En même temps, je me suis aperçu que je n'étais pas encore assez sincère envers les autres, que ma loyauté n'était pas encore suffisante. C'est pourquoi, j'ai planté des arbres pour leur offrir de l'ombrage, j'ai construit des centres d'accueil pour les héberger, j'ai exposé des statues de bouddhas et de bodhisattvas pour qu'ils puissent les vénérer. Je ne pensais pas aux facilités que je leur offrais, je redoutais seulement de n'avoir pas comblé tous leurs souhaits.

Pour que les visiteurs ne soient pas mouillés par la pluie, j'ai déposé des parapluies devant la porte d'entrée. Puisque les bouddhas et les bodhisattvas ne leur adressent pas la parole, j'ai prévu des monastiques pour les accueillir et répondre à leurs questions. J'ai élargi les sentiers étroits pour faciliter le passage. Pour les parents qui ont des enfants en bas âge, j'ai créé des salles d'allaitement et mis à leur disposition, des poussettes. Pour les personnes

âgées, j'ai aussi mis en place des fauteuils roulants et, pour les handicapés physiques, j'ai fait en sorte de leur offrir des espaces sans obstacles.

J'ai aussi pensé aux disciples de Fo Guang Shan, qui peuvent parfois être malades et j'ai créé une salle de consultation et amélioré l'éclairage dans les salles de classe, pour protéger leurs yeux.

Personnellement, je mange peu, mais je pense toujours : « ont-ils mangé suffisamment et jouissent-ils de la joie de Chan et du Dharma ? ».

Je ne prends jamais un adepte venu vénérer Bouddha, pour mon disciple ou mon apprenti. Je les accueille toujours comme des bouddhas et bodhisattvas. Jusqu'à ce jour et malgré mes deux accidents vasculaires cérébraux, quand quelqu'un veut prendre une photo avec moi, je fais de mon mieux pour me lever, afin de lui témoigner mon respect.

Je prie pour que tous les hommes soient riches, heureux et en bonne santé

Mes résolutions et mes vœux se sont ainsi accrus au fil du temps :

Pouvoir consulter un médecin dans les régions montagneuses, était fort difficile pour les habitants. J'ai donc fait tous mes efforts pour envoyer des

équipes médicales dans les endroits retirés. Pour encourager les enfants de la campagne à étudier, je leur ai construit des bibliothèques et augmenté le nombre de bibliobus. Je me faisais du souci pour les bénévoles qui avaient des problèmes de transport pour venir dans les centres. Aussi, ai-je demandé aux disciples de ces centres reculés, de prêter attention à ce problème. C'est ainsi que les sociétés d'autocars et de minibus que l'on voit maintenant, se sont peu à peu installées. Pour les visiteurs de Fo Guang Shan, j'ai fait mettre en place de nombreuses voitures électriques, afin de faciliter la visite des personnes âgées ou handicapées.

Quand j'entendais sonner l'heure du repas, je me demandais : Est-ce que les mets d'aujourd'hui plairont à tout le monde ? Quand j'entendais la cloche et le tambour, je me disais : Les ont-ils entendus ? Ont-ils ressenti quelque éclaircissement ? Au point que, plus tard, quand je voyais des nuages gris dans le ciel, je me disais : « Est-ce qu'ils savent qu'il va pleuvoir ? ». Quand l'été arrivait, je m'inquiétais en me demandant si les typhons n'allaient pas causer trop de dégâts chez les habitants. Je prie toujours pour que le soleil ne chauffe pas trop et j'espère aussi que le clair de lune ne sera pas trop parcimonieux. Toutes les étoiles qui brillent dans le ciel et l'air frais qui circule dans l'espace, ne sont pas uniquement

destinés au peuple de Taïwan : l'humanité tout entière en a besoin !

Je me fais du souci pour les jeunes qui ont perdu la foi et qui ont quitté Fo Guang Shan... Ont-ils des problèmes pour vivre ? Je m'inquiète aussi pour tous les adeptes, de Taïwan et d'outre mer : ont-ils vivres et vêtements en quantités suffisantes ?

C'est pourquoi, je voudrais que tous les disciples de Fo Guang Shan cultivent mérites et vertus, pour pouvoir apaiser leur corps et leur esprit. Je voudrais qu'ils prennent soin des adeptes, tant spirituellement que financièrement et ne les laissent faire des dons que suivant leurs capacités et en temps opportun. Les gens mondains disent toujours aux jeunes : « Que tous les amoureux du monde finissent par s'unir », mais, nous, apprentis bouddhistes, nous devons prier pour que tous les hommes soient riches, heureux et en bonne santé.

C'est pourquoi, aujourd'hui, quand les hommes Fo Guang se croisent, ils se disent mutuellement « de bon augure ». C'est sous cette proposition, qu'avec le temps, ils se comprennent et se respectent en souhaitant être « de bon augure ». Par le passé, c'était une expression que l'on employait au palais impérial ; aujourd'hui, je voudrais étendre cette expression au Monde entier, en souhaitant que tous les hommes soient de bon augure.

Prendre des résolutions et prononcer les vœux, c'est apprendre et persévérer. Pour que tout le monde puisse avoir un travail et une vie favorable, je conseille de « se faire accepter par les autres » en espérant toutefois que chacun puisse rester indépendant et se débrouiller par lui-même, ne pas trop demander aux autres et être son propre protecteur. Ne pas trop convoiter : « avoir la jouissance » est bien mieux que « posséder ».

Je voudrais que tous les hommes possèdent des yeux bouddhiques et voient que la Terre entière est une terre bouddhique ; qu'ils aient des oreilles bouddhiques pour sentir que les sons les plus merveilleux du monde, sont les prêches des bouddhas et bodhisattvas ; qu'ils aient une bouche bouddhique pour dire des paroles plaisantes, et des mains bouddhiques pour accomplir de bonnes actions, et le plus important, bien sûr, un Cœur bouddhique qui prie pour la paix et la joie du monde entier. Ainsi, non seulement le monde s'embellira, mais notre vie aussi.

Les résolutions et les vœux ne sont pas uniquement des slogans : il faut les réaliser soi-même. Il y a soixante ans, quand j'ai pris refuge dans la pagode Yuanguang, à Taoyuan, je devais puiser deux-cents à trois-cents seaux d'eau tous les jours pour les besoins des quatre-vingts personnes de la pagode. Je devais aussi, souvent, tirer la charrette jusqu'au

centre-ville, situé à quarante li, pour acheter les produits de première nécessité de la pagode. Ce n'était pas mon travail et personne ne m'ordonnait de le faire. J'avais seulement pris la résolution de rendre service aux gens : je me disais que je devais être un homme utile.

**Dépourvu d'eau à l'ouverture du camp,
j'aurais voulu que mon sang se transforme en
eau fraîche.**

Je me rappelle, en 1969, tout au début de la création de Fo Guang Shan, nous n'étions pas encore vraiment prêts pour organiser quelque activité que ce fût. Pourtant, je pensais que le bouddhisme se devait d'apporter une contribution positive à la société et ne pas rester en retrait. C'est pourquoi, je me suis associé avec le « China Youth Corps » pour organiser un « Camp d'été d'études bouddhistes pour jeunes universitaires », car je voulais guider les jeunes et lancer la première impulsion pour le développement du bouddhisme.

Mais les choses ne se passèrent pas aussi bien que je l'aurais voulu. La veille de l'ouverture du camp, la pompe du réservoir d'eau tomba soudainement en panne ! J'étais affolé : Comment cette centaine de jeunes gens allaient-ils faire leur

toilette le matin ? Comment allons-nous préparer les repas ? Que penserait-on du bouddhisme ? Serait-il jugé bon à rien ? Remettrait-on en doute ses compétences, pour concourir au développement de la société et pour rendre service à tous ?

Je me rendis immédiatement à Kaohsiung pour chercher un spécialiste. Mais, la panne était grave et, après cinq à six heures de travail, à une ou deux heures du matin, la pompe n'était toujours pas réparée. L'ouvrier était complètement épuisé et il me dit : « Il me manque des outils, je vais aller les chercher à Kaohsiung. » Je pensai : que vais-je faire s'il ne revient pas ? Alors, je répondis :

- Je vais aller avec vous.
- Ce n'est pas la peine !
- Il fait nuit : il vaut mieux que je vous accompagne.

Voyant qu'il ne pouvait se dérober, il se résigna à reprendre son travail de réparation.

Dans cette période critique, je priai Bouddha : « Que mon sang puisse se transformer en eau fraîche pour approvisionner la foule. » Bouddha m'a-t-il entendu ? Etait-ce la réponse à ma sincérité ? Vers les quatre heures du matin, la pompe était enfin réparée et j'ai pu entendre le bruit de l'eau qui montait remplir le réservoir, baptisé : « l'Eau de Dahai ».

Mais je n'étais pas encore tout à fait tranquille

et, tâtonnant dans l'obscurité, je grimpai du bas de la montagne, vers le réservoir situé sur le Mont de l'Est, en suivant le petit sentier, au milieu des épines, des bambous et des mauvaises herbes. Je m'accrochai à la rampe et montai au sommet du réservoir. En y plongeant la main, je me dis : « C'est de l'eau ! C'est de l'eau ! C'est vraiment de l'eau ! »

Et quand je suis redescendu, il était 4h 30, et, du côté du collège bouddhiste du Mont de l'Ouest, sonnait le signal du réveil. Je me suis dit : Ô Jeunes étudiants ! Le bouddhisme n'est pas bon à rien : il compte aussi des gens, qui veulent sincèrement vous servir ! A cet instant, la joie dans mon cœur était bien plus éclatante que celle de la méditation et même, de l'illumination.

La transcendance des vœux : soixante années pour comprendre la Vérité

Dans la collection : *Les cent histoires d'antan*, figure un article intitulé « La transcendance des vœux ». J'y raconte les différentes étapes de mes résolutions et vœux, au fil de mes soixante-dix années de vie monastique. A l'âge de douze ans, sous de très naturelles causes et conditions, j'entrai en religion. Je suivais tout le monde dans les services religieux du matin et du soir, pour prier et prononcer les vœux.

Avant mes vingt ans, je joignais les mains dans la salle de Bouddha et demandais ce que demandent la plupart des hommes :

« Ô Grand et compatissant Bouddha ! J'implore votre bénédiction, accordez-moi intelligence, sagesse, courage et force, et faites en sorte que tout aille bien pour moi ! »

Je pensais que ce genre de prière était tout à fait normal. Après mes trente ans, un jour, durant les révérences, je me dis tout à coup : « Tous les jours, je demande à Bouddha ceci et cela pour moi seul... Ne serais-je pas trop égoïste ? Si tous les disciples bouddhistes sont aussi avides que moi, les bouddhas et les bodhisattvas ne seront-ils pas débordés de travail ? »

Lors, je changeai le contenu de ma prière :

« Ô Grand et compatissant Bouddha ! Je vous prie de bénir mes parents, mes maîtres, mes proches, mes amis et tous les adeptes protecteurs de Dharma : qu'ils aient une bonne santé, des affaires prospères et une famille paisible ! »

Bouddha baissa les yeux et sourit, comme s'il me félicitait de mes progrès. J'avais ainsi la conscience en paix, car je ne demandais plus rien pour moi, mais tout pour les autres.

Mais après l'âge de quarante ans, un jour enfin, je m'aperçus que les prières que je faisais tous les jours recelaient toujours une part de convoitise. Car

les sujets pour lesquels je demandais leur bénédiction aux bouddhas et bodhisattvas, étaient « mes » parents, « mon » maître, « mes » proches et « mes » amis... Je n'avais toujours pas quitté le « moi » !

Dès lors, mes prières prirent une autre tournure :

« Ô Grand et compatissant Bouddha ! Je vous prie d'apporter la paix au monde, la joie au peuple, l'harmonie à la société, et les causes et conditions de la Libération aux êtres sensibles. »

Chaque fois que je terminais cette prière, je me sentais très heureux : j'avais l'impression que je faisais des progrès : je ne pensais plus à moi-même, ni à mes proches et amis : j'étais en train de réaliser ce qui est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* : « Je voudrais que les êtres puissent s'éloigner de la souffrance ; je ne demande pas de joie ni de paix pour moi-même. »

Puis, j'ai eu soixante ans et soudain, je me suis aperçu que j'étais indigne de me présenter devant les bouddhas et bodhisattvas car je me demandai : « Pourquoi suis-je toujours en train de les solliciter ? Moi qui ai passé une vie entière à être un disciple de Bouddha, qu'ai-je fait ? » Je m'interrogeais sans relâche et me sentais tout honteux. A bientôt soixante-dix ans, étais-je incapable de prendre quelque chose en charge ?

Aussi, je commençai à demander :

« Ô Grand et compatissant Bouddha ! Laissez-moi porter les obstacles karmiques et les fléaux de tous les êtres du monde ! Laissez-moi supporter les vicissitudes du monde des hommes ! Laissez-moi continuer à réaliser la grande bienveillance et la grande compassion de Bouddha ! Laissez-moi réaliser, en son nom, les instructions de Bouddha ! ».

Et une telle résolution, il m'avait fallu plus de soixante ans pour la prendre et acquérir cette petite illumination !

Je pense sans cesse aux êtres, je voudrais les guider tous sur la voie du Bouddha

Durant des dizaines d'années, j'ai visité les prisons pour prêcher le Dharma. J'espérais que tous les prisonniers se convertiraient et retrouveraient la liberté de l'âme. J'ai donné des discours dans les écoles, en espérant que les élèves feraient des progrès et acquerraient la sagesse. J'ai prêché dans les usines en espérant que la société et l'économie se développeraient et que chacun deviendrait riche et heureux. J'allais nouer des affinités dans les hôpitaux et prier pour que tous les malades se rétablissent et retrouvent une bonne santé. J'allais aussi prêcher dans les campagnes, en priant pour que les récoltes

soient bonnes chaque année. J'allais encore dans la cour des temples des déités pour leur demander de prendre soin de tous.

J'étais d'accord avec le texte Liyun Datong : « Que les personnes âgées aient une bonne fin, que les hommes dans la force de l'âge aient du travail et que les enfants grandissent dans de bonnes conditions. » C'est pourquoi j'ai créé des homes pour personnes âgées et des orphelinats.

Aujourd'hui, quand je vois les centenaires des homes qui restent en bonne santé, je suis vraiment heureux pour eux et les sept à huit-cents enfants de l'orphelinat, qui ont grandi, fondé des familles et monté des affaires... ne ressemblent-ils pas à des petits-enfants qui tournent autour de moi ?

J'ai rencontré un jour une vieille dame aux pieds bandés, qui avait des difficultés à marcher. Je voulais prendre son bras mais je n'osai pas et je ne sus que lui montrer un autre chemin plus facile. Elle avait senti ma gentille intention et, par la suite, elle m'a beaucoup aidé dans les travaux du monastère Fo Guang Shan. C'était cette vieille dame, que les Malais appelaient « Ligu ».

Je revois encore M. Zhang Peigeng que les montagnards ont transporté en bas. Je l'ai encouragé et soigné. Finalement, il est devenu mon secrétaire en chef et m'a aidé durant presque vingt ans.

Je pense que, dans la vie, il faut prendre des résolutions, prononcer des vœux et les réaliser. Cela ne nous enlève rien, au contraire : cela ne peut qu'apporter davantage de lumière et de chaleur dans le Monde. Faut-il croire les romans, quand ils prétendent qu'il n'y a que les esprits et les démons qui sont capables de faire du vent et de la pluie ? Si nous diffusons nous-mêmes lumière et chaleur, ne pourrions-nous recevoir aussi, lumière et chaleur ?

Maintenant, je suis devenu un vieillard handicapé de quatre-vingt-dix ans. Souvent, on me demande : « Grand maître ! Avez-vous encore quelque souhait ? » En fait, je n'ai jamais eu de véritable souhait : c'est parce que j'en ai senti le besoin, que j'ai émis des vœux. Je suis bonze et, chaque fois que je dois faire quelque chose ou que j'ai besoin de quelque chose, je prends la résolution et je prononce le vœu. Si les autres ont besoin de quelque chose ou s'ils me demandent de faire quelque chose, je prends aussi la résolution et prononce le vœu. Vous me demandez si j'ai encore des vœux inaccomplis ? Pour moi, qui n'ai pas encore complètement éliminé toutes les afflictions et acquis le Bodhi, il est naturel que je n'aie pas encore parfait tous mes vœux.

En ce qui vous concerne, je me fais toujours un peu de souci, dans la mesure où vous n'êtes pas encore libérés de vos souffrances. C'est tout ce que je puis dire.

Fo Guang Shan International Translation Center

Fo Guang Shan International Translation Center se consacre à la traduction et la diffusion des traductions de qualité des textes bouddhistes classiques ainsi que des œuvres des enseignants et érudits bouddhistes contemporains. Nous préconisons le bouddhisme humaniste et promouvons l'écriture bouddhiste qui est accessible, axée sur la communauté, et adaptée à la vie quotidienne. Sur le site FGSITC.org, vous pouvez parcourir l'ensemble de nos publications, les lire en ligne et même les télécharger gratuitement, ainsi que demander des copies imprimées pour vous ou pour votre organisation.